

Récit (3/5)... En marge de la bande de Gaza, où se focalise l'actualité, plongée (début décembre) au cœur des colonies, obstacles à la paix.

Demain : Trente années de harcèlement



Pour comprendre le comportement agressif des colons juifs d'Hébron, le plus simple est encore d'en parler avec eux. Plutôt éclairant.

● Patrick SÉVERIN

Fête de l'Aïd el-Kebir. Tout Hébron s'est retranché en famille. Les rues sont désertes, sauf autour des boucheries de quartier où quelques moutons suppliant vainement qu'on les épargne. Ce calme plat est l'occasion d'aller voir comment ça se passe de l'autre côté des barrières. Sur l'autre rive de ce torrent de haine qui déchire la ville.

Quand j'annonce autour de moi que je vais aller rencontrer les colons, on me dévisage avec cette même incrédulité que lorsque j'expliquais aux Juifs que je voulais me rendre dans les quartiers arabes. La diabolisation de l'Autre semble compter autant d'adeptes dans chaque camp.

Moins facile de franchir les postes de garde dans ce sens que dans l'autre. Trois me refoulent sans discuter. Au quatrième, je dois sortir ma carte de presse pour obtenir mon sésame. Sans elle, je n'aurais jamais revu Kyriat Arba.

Entre la colonie et la vieille ville, il n'y a que quelques hectomètres à marcher. Mais rien n'y est pareil. Grande cité dortoir moderne, Kyriat Arba est bien morne comparée à la grouillante animation du centre d'Hébron.

Dans les rues, je ne croise que des jeunes mères promenant leur progéniture. Le nombre de poussettes est d'ailleurs révélateur de la course démographique dans laquelle les colons se sont lancés. D'après les derniers chiffres, le taux de natalité serait trois fois

plus élevé dans les colonies qu'ailleurs en Israël.

« Il faut bien détester quelqu'un »

Près d'un commerce un peu fréquenté, Ari et ses potes grattent quelques notes sur leur guitare. Ils récoltent une poignée de shekels, davantage pour le fun que par réel besoin. Après une reprise un peu bancale des Beatles, je lui demande ce qu'il pense de ces colons qui ont tiré sur les Palestiniens quelques jours plus tôt. « Autodéfense, justifie-t-il très sincèrement. Ce sont des gens qui rentraient chez eux après avoir été éjectés de la Maison de la Discorde qui se sont fait agresser par des lanceurs de pierres... » Autodéfense, donc. Je lui demande alors ce qu'il en est des multiples incendies déclenchés en représailles de l'évacuation. « C'est

vrai qu'il y a eu des feux. Mais c'était contre des choses matérielles. On ne s'en est pas pris aux humains. Et puis il faut faire la différence entre nous et les Juifs d'extrême droite. Certaines de leurs actions ne donnent pas une bonne image de notre communauté. »

Son point de vue m'intéresse. Du haut de ses 17 ans, il représente l'avenir à court terme des colonies. Trouve-t-il important que les Juifs vivent ici ? « Bien sûr que c'est important. Si on n'est pas là, les Arabes prendront notre territoire. On se fera voler des parties de notre pays. » C'est donc une sorte de mission ? « Une mission, oui. Même si, au jour le jour, on ne s'en rend plus compte. C'est devenu notre vie. »

Pour comprendre l'image qu'il a des Palestiniens, je lui demande s'il pense que c'est dangereux pour moi d'aller dans le vieux souk. « Pas tant que ça. » Ah. « Ben non, il

y a l'armée pour te protéger. » Ah, ben oui, l'armée. Et pour lui, ce serait dangereux ? « Moi, je n'ai pas le droit d'y aller. Et si j'y allais, je me ferais lyncher. Ils nous détestent. » Un sentiment bien réciproque, non ? « Je dois reconnaître que si un Arabe venait ici, je le hairais et lui crierais de retourner d'où il vient, oui. » Un peu triste comme constat... « Oui, c'est vrai, conclut-il placidement. Mais il faut bien détester quelqu'un, non ? Les Mexicains ont les Américains. Nous, on a les Palestiniens... »

Je m'incline devant un raisonnement aussi implacable. Avant de le laisser attaquer un tube de Dylan, il me vient une dernière question. En Israël, tout le monde est obligé de servir trois ans dans l'armée, c'est bien ça ? « Oui, oui, me confirme-t-il tout sourire. J'y entrerais dans un an et demi... » C'est bien ce qu'il me semblait. ■



Patrick Séverin

Ils ont été élevés dans la peur et la haine de l'Autre. Ils représentent l'avenir des colonies en Cisjordanie.

REPÈRES

Plus de 40 années de colonisation

Entre 1967 (Guerre des Six Jours) et la fin de 2007, les Israéliens ont établi en Cisjordanie 121 colonies reconnues par le ministère de l'Intérieur. Aujourd'hui, plus de 260 000 Israéliens y vivraient.

En plus de celles-ci, il existe encore une certaine d'autres colonies non reconnues et donc totalement illégales aux yeux de la loi israélienne mais tolérées par l'État. On les appelle les « outposts ». La « Maison de la Discorde » d'Hébron était un outpost. Parfois, il s'agit juste de quelques caravanes sur une colline.

En 2005, suite au plan de désengagement d'Ariel Sharon, les seize colonies de la Bande de Gaza et trois colonies du nord de la Cisjordanie ont été démantelées. Les observateurs propalestiniens estiment qu'elles ne représentaient que des intérêts mineurs pour Israël.

Un argument soixantenaire

À la suite de la Deuxième Guerre mondiale, la création de l'État d'Israël était devenue inévitable. En 1947, le mouvement sioniste (NDLR : prônant le retour des Juifs en Palestine) se prononce pour la création de deux États distincts : un arabe et un juif. La zone de Jérusalem recevant un statut spécial. L'ONU décide donc d'un Plan de partage de la Palestine. Les Arabes rejettent le plan. La guerre israélo-arabe de 1948 en est la conséquence. Aujourd'hui, Israël s'appuie toujours sur ce refus arabe de 1947 pour justifier sa présence sur les territoires palestiniens.

« En fait, il suffit de lire la Bible »

La question religieuse est au cœur de l'obsession des colons.

Beaucoup s'estiment en mission divine pour récupérer leur terre.

En décembre, le soleil amorce tôt sa descente. Même en Terre sainte. En ce début d'après-midi, les rayons ont déjà cette couleur chaude annonçant qu'il vaut mieux profiter la clarté qui reste. C'est justement ce que fait Baruch avec ses deux jeunes enfants. De sa balancelle, le petit Noam aperçoit peut-être les toits



Le tombeau des Patriarches, un enjeu religieux majeur à Hébron.

calcinés des premières maisons palestiniennes.

« Vous n'avez pas de problèmes à vivre ici ? » J'ai posé la question sans même y réfléchir. Très affa-

ble jusque-là, Baruch se braque violemment. « Non, ce n'est pas un problème. C'est notre terre. On y vit où bon nous semble. C'est quand même dingue, ça. Pourquoi le monde

entier semble-t-il s'arroger le droit de venir nous dire où nous devons vivre ou pas dans notre pays ? Est-ce qu'on vous dit, à vous, où vous devez vivre en Belgique ? » Je précise alors ma pensée : ne serait-il pas plus facile pour lui et sa famille de vivre à Tel Aviv ou à Jérusalem ? Il se radoucit aussi vite qu'il s'était énervé. « C'est certain que ce serait plus simple. Ici, c'est vraiment un défi que d'élever des enfants dans ce climat. Mais c'est notre job. Notre mission. Ici, ça s'appelle la Judée (NDLR : pour les Juifs, la Cisjordanie porte le nom biblique de « Judée et Samarie »). La Judée, c'est notre terre. C'est d'ailleurs de là que vient le nom Juif... »

On en vient alors à l'argument irréfutable de la plupart des co-

lons. « Ce n'est pas compliqué, il suffit de lire la Bible pour comprendre que cet endroit nous appartient. C'est Dieu lui-même qui a donné cette terre aux Juifs. Pourquoi semble-t-il que nous soyons les seuls à en être conscients ? Il faut que ces hommes politiques de tous les continents arrêtent de nous dire ce que nous devons faire. C'est simple, les Arabes, ils ont 21 pays où ils peuvent vivre en paix. Nous, Juifs, nous n'en possédons qu'un seul. Et nous ne le lâcherons pas. »

La nuit va tomber. Bonne soirée petit Noam. Moi, je rentre chez l'ennemi. Je ne m'inquiète pas pour toi, ton papa saura te protéger. C'est en tout cas ce que laisse penser l'arme qu'il n'essaie même pas de me dissimuler. ■